



Il tenait Victoire par la main et l'entraînait vers le propriétaire du yacht (page 528).

Lorsqu'il disparaît nous ne resterons plus longtemps à la surface.

— En effet, rien à faire à cela !

— Stupidités ! s'écria Steadily. C'est un bateau qui navigue à côté de vous et il faut savoir ce qu'il nous veut. Braquez-y le projecteur électrique.

— Ne le faites pas, fit le timonier, cela n'aiderait à rien ! Vous ne verriez rien, le bateau disparaîtra immédiatement et lorsque le rayon lumineux aura disparu, vous le reverrez apparaître à côté du Victoria : Cela est un vaisseau fantôme et il n'y a pas moyen de s'enfuir.

— Stupidités, je le répète !

— C'est la vérité, monsieur. Mon grand-père, qui naviguait sur l'Extrême-Orient, a...

— Il ne s'agit pas de raconter des sornettes. Capitaine, faites mettre le projecteur.

— Je vous engagerais à ne pas l'employer, fit le commandant, qui semblait être tout aussi superstitieux que son équipage. Je ne le ferais pas !

Furieux, Mr. Steadily gravit rapidement les degrés qui menaient à la passerelle. Il fit marcher le courant électrique, et bientôt l'on vit l'étrange bâtiment couvert de lumière.

La prédiction du timonier ne se réalisait pas. Le bateau ne disparut point et continua de naviguer auprès du *Victoria*. Mais sur le pont rien ne bougeait, nul être humain ne se faisait voir... Cela semblait surnaturel. Un bateau qui semble abandonné et qui navigue régulièrement aux côtés du *Victoria* ! Du haut de ce dernier, tous les yeux étaient fixés sur l'étrange compagnon de route... Ce n'était pas un bateau ordinaire.

Le pont ne présentait qu'une couple de petites cabines qui n'avaient ni portes ni fenêtres, mais dans les parois desquelles se faisaient voir trois canons... L'on n'y voyait rien, en dehors d'une garde-fou qui entourait tout le pont. Le pont avait également une forme très étrange : il était très mince, très pointu de l'avant et très large de l'arrière. Il semblait tout d'acier, et resplendissait dans la lumière électrique.

Tout à coup, le bateau sembla s'abîmer dans les flots... Et nulle trace, où que se tournât le projecteur...

— Voyez vous bien ! rugit le timonier ! Si vous éteignez la lumière vous allez voir revenir le navire.

— Sottises ! s'écria Steadily.

— Eteignez la lumière, dit le capitaine.

Et ensuite :

— Vous allez revoir le bateau.

L'Anglais cupa le courant.

— Voilà ! s'écria le timonier, tremblant de tous ses membres, et montrant l'autre bord du *Victoria*.

Et, en effet, l'étrange bâtiment naviguait de nouveau, de ce côté du *Victoria*.

— Notre dernière heure est venue, fit le timonier d'une voix sombre.

Il s'agenouilla et se mit à prier.

Le capitaine semblait avoir grande envie de suivre l'exemple de son officier.

Steadily le saisit par le poignet et s'écria, furieux :

— Etes-vous donc des enfants ! C'est un sous-marin ! Ne voyez-

vous pas cela ! Et de nouveau il braqua le projecteur sur l'étrange navire.

L'une des écoutilles du pont cuirassé s'ouvrit et un homme parut, comme s'il surgissait de là.

— Eteignez la lumière ! cria-t-il en anglais, en s'adressant aux hommes qui se trouvaient sur le pont du Victoria.

Et comme il ne recevait pas de réponse :

— Ne me comprenez-vous pas ! cria-t-il encore. Je vous ordonne d'éteindre vos feux.

— Silence, ordonna Steadily à mi-voix.

Ce silence sembla déplaire à l'homme, qui s'approcha du hastin-gage du sous-marin.

— Si vous n'obéissez pas immédiatement, dit-il encore, je vous fait sombrer !

— Voilà qui est plus grave, dit Steadily, nous sommes désarmés vis-à-vis de lui, et il peut nous couler facilement.

Et il répondit à haute voix, penché vers le vaisseau-fantôme, qui se trouvait encore toujours près du Victoria :

— Qui êtes-vous ?

Un éclat de rire répondit.

— Je vous donne une demi-minute de réflexion pour éteindre vos feux ! dit encore l'homme.

— Eteignez les feux ! ordonna Steadily.

Immédiatement, le commandant répéta l'ordre.

Le Victoria lui aussi était donc complètement plongé dans l'obscurité.

— Arrêtez la machine ! fit encore la voix du haut du pont du sous-marin.

— Obéissez ! fit Steadily.

Le commandant donna l'ordre nécessaire aux chauffeurs.

Quelques secondes après, un bruit singulier se fit entendre.

Le Victoria semblait trembler dans toutes ses jointures.

Avant que Steadily et les deux officiers du bord aient pu se rendre compte de ce qui se passait, ils entendirent cri-er, un court bruit de lutte, et, plus vite qu'il ne faut pour le dire, ils étaient liés par une troupe d'hommes qui avait fait irruption sur le pont.

— Que signifie tout cela ! s'écria Steadily. Je suis citoyen anglais.

— Même si vous étiez le roi d'Angleterre en personne, lui répondit-on, ce ne serait pas encore une raison de vous démener comme un possédé... Vous saurez bientôt qui nous sommes, si vous voulez vous tenir tranquilles quelques moments.

L'Anglais entendit ensuite cette même voix donner des ordres par le conduit téléphonique de la chambre des machines, et le

Victoria se remit en mouvement.

Il entendit parler encore autour de lui une langue qui lui était totalement inconnue et Mister Steadily se sentit enlevé et transporté dans la cabine du capitaine.

Il se sentit encore fouiller, et son revolver lui fut enlevé.

Ensuite on détacha ses mains.

Les ampoules électriques, brusquement allumées, dissipèrent les ténèbres...

Un homme vêtu militairement, de taille élevée et la figure comme envahie par les poils de sa barbe et de sa longue moustache, se tenait devant lui.

— Asseyez-vous, dit l'étranger à l'anglais.

Et il indiqua une chaise du doigt, comme s'il eut été chez lui et comme si l'Anglais eut été un visiteur.

Il prit place en face de lui.

Steadily, frappé de stupeur, resta debout, à considérer son étrange visiteur.

— Mais asseyez-vous donc ! répéta ce dernier.

— Mais allez-vous me dire enfin ce que tout cela signifie ? s'écria l'Anglais.

— Assurément, reprit l'étranger très calme. C'est pour ce faire que je vous demandais de prendre place.

Et, très poli, il avança une chaise au lord.

— Vous oubliez, fit celui-ci, que je me trouve à mon bord.

— Pardon, reprit l'autre, à mon bord... Il y a quelques minutes encore le bâtiment vous appartenait... Ce n'est plus le cas à présent, puisque je l'ai confisqué.

— Et de quel droit ?

— Du droit du plus fort !

— Je suis sujet de sa Majesté britannique et je vous ferai remarquer que...

L'étranger l'interrompit :

— Ne prenez pas cette peine... Je ne suis le sujet de personne, moi, et je ne crains personne au monde !

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Asseyez-vous, et vous le saurez... Ou si vous préférez rester debout, cela m'indiffère absolument... Je m'appelle Kaerloff et depuis une quinzaine je suis capitaine de l'Azof.

— Un bâtiment de guerre ?

— Il l'a été !

— Il me paraît pourtant que c'est un sous-marin, une espèce de torpilleur.

— C'est en effet le cas.

— L'Azof appartient donc à une flotte !

— Il y a une quinzaine, oui !

— C'est un vaisseau russe ?

— Je répète que je ne suis le sujet de personne et mon bateau est donc dépourvu de nationalité.

— Je ne le comprends point.

— Et vous essaieriez vainement de comprendre. Pourquoi ne pas écouter ce que j'ai à vous dire, sans m'interrompre pour me poser des questions inutiles ?... Si vous voulez garder le silence vous saurez bientôt qui je suis, et ce que veux faire de l'*Arcof*, et pourquoi j'ai... Comment s'appelle votre navire ?

— Le *Victoria*.

— Et pourquoi j'ai confisqué le *Victoria*.

— J'écoute.

— Vous savez que depuis quelque temps le Japon et la Russie sont en guerre.

— Oui. J'ai appris cela par bribes et morceaux, à mesure de mes escales.

— Et que la Russie est battue de la belle façon par les petits Japonais.

— C'était fort naturel.

— Et pourquoi ?

— Parce que l'Angleterre est l'alliée des Japonais...

— Non, ce n'est pas la raison.

— Quelle est-elle donc ? La Russie est plus forte que le Japon, pour ce qui concerne l'armée.

— En nombre oui, mais d'abord les Russes ne se battent pas dans des conditions aussi favorables que les jaunes, et puis il leur manque le courage, ou plutôt le patriotisme qui anima les Japonais.

— Les Russes ne possèdent-ils donc pas de courage ?

— Je ne crois pas qu'il y ait un peuple aussi courageux sur terre, mais être courageux sans objet... encore, quand il faut user de ce courage pour soutenir la cause de gens que l'on hait, qui ne méritent pas la moindre considération. Vous savez comment le Russe est traité dans son propre pays, hein ?

Les nobles, les riches sont les maîtres, de tout ! Ils s'efforcent de le faire travailler comme un esclave pour en retirer tout le profit possible, et tandis qu'il meurt presque de faim, eux, les riches, vivent dans les excès. Il n'y a pas la moindre liberté dans mon pays. Qui ose parler, de la liberté, ou même y songer, — car les espions de la police devinent même la pensée des gens — est aussitôt emprisonné, il est maltraité et est envoyé au bagne, en Sibérie. Et l'armée ?

Tous les chefs, à quelques exceptions près, volent comme des bandits de profession, et cela fait que le soldat manque de tout. Comment voulez-vous que dans ces conditions l'on se batte avec

courage, pour un pays qui ne vous donne que de la misère ? Et ensuite, la lutte se passe aux confins de l'Asie, à des centaines et des centaines de kilomètres de la patrie. Le soldat est déjà épuisé au moment où il entre vraiment en campagne. Mais les Japonais, eux, sont un peuple libre. Leur prince et leur gouvernement font tout ce qui est possible pour les civiliser, pour les mettre sur le même pied que les plus grands pays d'Europe, pour leur préparer un avenir plein de splendeur.

D'une part ils ne connaissent pas les exactions et les mauvais traitements qui sévissent en Russie. Aussi, les jaunes se battent avec enthousiasme pour ceux qui les conduisent. Au surplus, ils ont un double but qui les anime, qui les incite à réunir tous leur efforts pour abattre les Russes. D'abord, ils veulent prouver à l'Europe qu'ils sont un peuple avec lequel le pays le plus puissant aura à compter en cas de conflit. Ils le prouvent depuis que la guerre est entamée ! Encore, il leur faut trouver un débouché en Asie, car leur propre pays, leur île est surpeuplée, plus que surpeuplée. Ajoutez-y que leurs officiers sont excessivement capables, et que les Russes n'ont pas de préparation militaire, en général. Vous comprendrez pourquoi les Japonais battent régulièrement les Russes. Puisque vous êtes Russe vous même, vous êtes à même de le savoir.

— Je ne suis plus Russe... je l'ai été. Je suis un homme libre, à présent !

— Mais vous êtes soldat, me semble-t-il.

— Je porte encore l'uniforme parce que je n'ai pas été à même de me procurer d'autres vêtements, mais je ne suis pas soldat. Je ne puis assez insister là-dessus, je n'ai à rendre compte à personne de mes actes... Si vous y tenez, nous y continuerons de parler de Russes et de Japonais. Ou préférez-vous que je vous dise en deux mots ce que je compte faire avec vous ?

— Parlez.

— Si vous voulez un exemple de l'incurie des officiers russes, vous n'avez qu'à songer avec quelle facilité les Japonais se sont rendus maîtres de Port-Arthur. Le savez-vous, lord ?

— Nullement... J'ai lu, il est vrai, que les Russes ont défendu la citadelle avec ténacité et qu'ils n'ont consenti à la rendre qu'alors qu'ils n'avaient plus de munitions, que toute la garnison était décimée par la maladie, et que toute résistance était devenue impossible.

Leur chef, le général Stoessel, a même dû se conduire si bien que l'empereur des Russes lui a conféré la plus haute décoration.

Et l'empereur d'Allemagne lui a même fait remettre une épée d'honneur !

— Il est vrai.

— Que voulez-vous dire, en ce cas ?

— Lorsque j'ai dit « il est vrai » j'ai voulu dire qu'il est vrai que les deux empereurs se sont laissé attraper.

Port-Arthur a été cédé aux Japonais, alors qu'il y avait des munitions et des provisions abondantes pour au moins cinq mois.

Cette citadelle quasi imprenable a été cédée, vendue aux japonais alors que les moyens de défense auraient encore suffi d'éloigner les ennemis pour une demi-année. Voilà la vérité ! Elle percera plus tard, au plus grand dam de ceux qui honorent à présent les vauvriens, qui ont vendu Port-Arthur moyennant espèces sonnantes ! Savez-vous que lorsque les Japonais avaient fait une brèche dans la dernière muraille, les officiers russes assistaient à une fête ? Qu'ils buvaient et chantaient, s'amusaient à qui mieux alors que l'ennemi pénétrait déjà dans la ville. Voilà l'histoire, mon cher Lord !

— Si tout cela est vrai, la Russie est perdue.

— Sans aucun doute, l'armée de terre est quasi débandée et les Japonais sont maîtres de la mer. Les Russes ont encore un seul espoir, la flotte de renfort qui est en route ! Ils ont fait une véritable action d'éclat qui prouve qu'ils sont en mesure de faire œuvre de héros, s'ils avaient des chefs capables et surtout humains, des hommes qui savent exercer une discipline de fer, mais savent aussi se montrer justes. Un pareil homme est l'amiral que conduit vers l'Europe la flotte de Baltique ! C'est une véritable action d'éclat. La flotte russe est venue trouver la flotte japonaise dans les eaux japonaises elles-mêmes, mais je vous l'assure, cette tentative ultime ne sera pas couronnée de succès, et la puissance russe en Asie orientale a fini !

— Mais la flotte peut vaincre !

— Croyez m'en, la flotte sera écrasée.

Un moment, l'étrange individu garde le silence et regarda droit devant lui. Il semblait avoir oublié où il se trouvait.

Il haussa brusquement les épaules, comme s'il eut jugé inutile de s'occuper plus longtemps de ces pensées.

— C'était là une introduction nécessaire, mon cher Lord, parce que je croyais bien que vous aviez une fausse idée de notre manière de faire. Je vais vous dire à présent qui je suis. Je vous ai dit tantôt que mon nom n'était Kaerloff, sans plus. J'aurais pu y ajouter que jadis je m'appelai le comte Kaerloff. Mon père était un grand propriétaire foncier et aussi j'ai été élevé comme l'enfant — et l'enfant unique — d'un gentilhomme russe est élevé... dans la crainte de Dieu et de l'empereur, dans la conviction que les nobles appartiennent à une autre catégorie que les autres Russes et dans le dédain des paysans et des serviteurs.

Comment cela se fit, je ne sais. Mais dès ma plus tendre enfance, j'eus une tout autre idée de la vie que celle que mes professeurs tentaient de m'inculquer. Mon bon caractère doit y avoir été pour quelque chose. Il m'était impossible de voir souffrir... A ce sujet, j'ai appris que j'avais le caractère de ma mère, qui était un ange pour ses inférieurs, et qui, à cause de cela, était en butte aux moqueries de mon père.

Était-ce vraiment possible de se sentir de la pitié pour un inférieur, un sujet, une chose, un esclave ? Car les paysans russes sont des esclaves dans toute la force du terme, tout comme les serfs l'étaient en Europe au moyen âge. Le noble est leur propriétaire, car ils ne peuvent rien faire sans sa permission... ils doivent faire de lourdes corvées à son profit exclusif... ils ne peuvent pas voyager... ils ne peuvent se marier sans son autorisation... ils peuvent être vendus avec la terre qu'ils exploitent, avec leur femme et leurs enfants. C'était là la situation dans ma jeunesse, c'est la situation d'à présent.

Il faut que j'ajoute que le paysan russe est une brute. S'il parvient à s'abrutir, en buvant de l'alcool, il a atteint la perfection, l'idéal ! Et tout comme le noble se conduit envers lui, il se conduit, lui, envers les membres de sa famille. Lorsqu'il revient du travail, il maltraite femme et enfants, uniquement pour s'amuser, et quand il en a assez, il s'enivre et va caver son alcool. Inutile de chercher à lui faire comprendre qu'il fait du mal en cela ! La femme, les enfants, ne lui appartiennent-ils pas ? Il n'a de respect que pour le tsar, le propriétaire et le pape ! Il est religieux... il donnerait son dernier kopeck pour acheter un cierge qu'il fait brûler devant les images saintes, les cones comme on dit chez nous. Il ne sait prier, parce qu'il ne comprend pas un traître mot de la religion. Il brûle autant de cierges que possible devant l'icône, et embrasse celle-ci le plus souvent possible.

Mais tout cela ne peut lui être reproché... on doit le reprocher à ceux qui le laissent croupir dans cette ignorance, qui font tout ce qui est possible pour l'empêcher de se tirer de ce bourbier, qui le laissent ignorant pour pouvoir s'en servir comme d'une bête de somme. Et c'est de cette population que viennent les soldats qui doivent se battre pour la patrie, loin, bien loin !... Cela ne vous démontre-t-il pas que ces soldats doivent manquer du feu sacré si nécessaire ?

— Je m'en doute, fit Steadily qui écoutait avec une attention soutenue.

Il sentait que cet homme disait la vérité, que le tableau qu'il faisait de la Russie n'était nullement exagéré.

Kaerloff poursuivit son récit.

— Je disais donc que j'avais hérité de ma mère un cœur compatissant. L'état misérable dans lequel croupissaient les serfs de mon père me torturait, plus qu'eux mêmes... Plus d'une fois mon père m'a surpris, alors que je voulais quitter le château, chargé d'aliments et de vêtements pour les plus pauvres. Il me traitait avec rudesse, alors, et je devais entendre de longs sermons, par lesquels il tâchait de toutes ses forces de me faire voir que j'agissais mal, et que ma compassion serait mal interprétée... que j'allais miner mon autorité, et mille autres raisons oiseuses qui ne parvenaient pas à me convaincre.

Lorsque je serai seigneur, me disais-je, j'agirai tout autrement. Et je devins seigneur, plus tôt que je ne l'avais supposé. Au cours d'une chasse, mon père fit une chute de cheval. On le ramassa, les côtes défoncées... Il était mort avant d'arriver au château. Tout allait donc changer. Les paysans allaient tâter de la vie libre... travailler pour leur propre compte...

Lorsque je leur communiquai cette décision, ils n'y comprirent rien. Ils étaient par trop arriérés, trop enfoncés dans leur borbier, pour pouvoir concevoir qu'il leur était possible d'être libres ! Ils se conduisirent envers moi avec méfiance. Et j'appris qu'entre eux ils critiquaient mes actes, et qu'ils se disaient avec peine :

— Dommage que notre petit père n'ait pas le cerveau sain...

Voilà le peuple russe, tout le peuple russe, en dehors des grandes villes.

J'ai tâché vainement de faire comprendre quelque chose à ces hommes ! La nécessité de l'instruction, leur dignité personnelle et plusieurs autres choses auxquelles ils se gardaient bien d'attacher foi. Lorsque je parlais dans ce sens, ils me regardaient avec des yeux emplis de pitié, et ils se disaient parfois : Le jeune comte est fou à lier ! J'aperçus que tout resterait en vain et que le relèvement moral de ces malheureux devait être entamé d'autre façon. La lumière devait venir de plus haut... De l'empereur et du gouvernement devait venir le salut !

J'abandonnai provisoirement mes paysans à leur sort et je partis pour la capitale. J'y fus admis dans la plus haute société, et quand j'appris ce qu'on y pensait du peuple russe, comme on avait décidé de s'opposer à toute tentative de relèvement, même si elle fut venue du tsar, je compris que du gouvernement rien n'était à attendre. Je perdis tout courage et bientôt j'en serais venu à trouver tout fort bien, et à me borner à encaisser les sommes que mon intendant m'envoyait, pour les dépenser sans compter, comme les autres officiers qui étaient nobles... Souvent j'ai vu dépenser un de ces hommes, en un jour, ou plutôt en une nuit, plus que des milliers de ses sujets pouvait amasser en un mois !

Heureusement je fis un jour connaissance avec un jeune homme qui me remit sur la bonne voie.

Il était médecin et on me l'avait envoyé parce mon médecin ordinaire était absent et que je devais avoir des soins immédiats. Il me sembla intelligent et capable, et où le médecin de la famille employait huit jours, il réussit en deux fois vingt quatre heures. Je résolus donc de le conserver comme médecin.

Plusieurs fois, en peu de semaines, je dus le faire venir et de la sorte une certaine sympathie naquit entre nous.

Je lui racontai un jour de la situation de mes paysans. Je lui dis ce que j'avais été d'avis de faire, comment ils avaient accueilli mes améliorations, combien leur situation était misérable à cause de leur manque d'entendement. Et je parlai également des sphères dirigeantes, pour lui assurer que de là non plus, le salut ne viendrait point.

Le jeune médecin m'avait écouté, m'avait posé plusieurs questions et dit finalement :

— Vous êtes plutôt des nôtres que du parti de vos pareils !

— Comment cela !

— Après tout ce que vous venez me dire, je puis vous avouer que je fais partie d'une association qui recherche les moyens de changer le gouvernement.

— Vaines utopies !

— Mais non, fit le jeune homme, lorsqu'on veut se résoudre à avoir recours à la force.

— A la force ! Ce serait vraiment stupide ! -- Une révolution est impossible dans une nation où la majeure partie de la population ne comprendrait pas même ce que vous voulez !

— Cela n'est pas... la haine envers l'opresseur finira par les faire marcher.

— Je ne le crois pas..

— J'en ai la certitude.

— Ce qui me va, c'est que vous acceptez également que c'est la tête qui est malade et que c'est celle-là qu'il faudrait guérir pour sauver l'organisme. Je suis votre homme. Le jeune médecin semblait ne pas avoir bien compris ces dernières paroles. Que dites-vous, mon cher comte ?

— Que je veux vous aider à sauver mes compatriotes.

— Mais j'appartiens aux nihilistes !

— Ce n'est là qu'un nom ! Lorsque vous voulez le bien, le nom que l'on attache au moyen ne fait rien à l'affaire. Il est vrai, mais vous êtes un noble, un propriétaire, un officier !

— Cela empêche-t-il d'être homme ?

— Oui et non.

— Un comte, un propriétaire, un officier ne peut-il aider à régénérer le peuple russe ?

— Assurément, mais votre titre, votre situation sociale... vos relations avec les membres de la cour, tout cela contribuerait à vous rendre suspect aux yeux des hommes férus de liberté.

— L'on n'aurait pas confiance en moi ?

— Je le crains.

— Vous refuserez donc systématiquement la main que vous tend un homme appartenant aux hautes sphères, mais animé des meilleures intentions ?

— Systématiquement est beaucoup dire, mais il faut que nous soyons prudents.

— Cela est nécessaire, mais cela ne peut pas entraîner l'exclusion injuste d'un homme qui pourrait vous rendre de grands services, à raison même de sa fortune et de sa situation.

— Assurément, mais il nous faut respecter les plus grandes précautions, attendu que le gouvernement, dès que la chose est possible, nous entoure d'espions ou même d'agents provocateurs !

Vous me connaissez pourtant, vous ! — Avez-vous l'une ou l'autre raison pour vous méfier de moi ?

— Moi ? non, mais il faut que je fusse partager par les camarades cette même confiance.

— Dites-leur qui je suis et ce que j'ai fait.

— Je le ferai.

— Je vous remercie.

— Inutile. Je serai heureux de vous voir admettre parmi nous.

Notre conversation en resta là... Une couple de mois se passèrent, mais le médecin ne souffla plus mot à ce sujet, quoique je le rencontrais souvent dans l'intervalle.

Je pensais qu'il n'avait pas réussi dans ses efforts pour faire partager sa confiance, pour faire croire que le capitaine comte Kaerloff, officier aux gardes, est disposé à faire cause commune avec eux.

Cette pensée m'emplissait de douleur, de désespoir même.

Certain jour, le médecin se présenta chez moi sans y être invité.

— Enfin ! j'ai réussi ! s'écria-t-il, le visage rayonnant de joie.

Je ne le compris pas d'abord.

— Y tenez-vous toujours d'être nihiliste ? demanda-t-il.

— Assurément.

— Eh bien, je suis parvenu à prouver ce que vous avez voulu réaliser, et pourquoi vous êtes venu à Saint-Petersbourg.

— Tant mieux.

— On vous admet... Si vous voulez m'accompagner ce soir, je vous présenterai aux camarades.

— J'en suis!

Vers le soir, le médecin vint me trouver et je le suivis. L'assemblée se tenait dans la demeure d'un journaliste connu.

J'y trouvai une société assez mêlée, mais, à ma grande stupéfaction, je reconnus parmi les assistants, une couple d'officiers supérieurs et plusieurs avocats. Il y avait également trois dames, jeunes encore, parmi lesquelles je remarquai la sœur de mon docteur. Celle-ci, qui se nommait Maria, allait décider de ma vie antérieure. Elle ne serait pas seulement l'instrument qui me ferait entrer en révolte ouverte contre le régime au pouvoir, afin d'obtenir un régime de justice et de bonté, mais elle allait m'entraîner plus loin encore.

C'est par elle que tout respect pour le tsar allait être banni de mon cœur, et que je deviendrais finalement un nihiliste convaincu. Elle m'entraînerait si loin, que j'aurais recours à la violence, au meurtre, au crime, pour combattre, chaque jour plus àprement, les oppresseurs du peuple russe... Je dis que c'est par elle que cela allait arriver... Je me trompe.

C'était bien la nature la plus douce que j'aie jamais connue... ce sont ceux qui l'ont fait souffrir qui ont fait de moi ce que je suis à présent, un révolté, un des chefs de ceux qui, le revolver et le poignard à la main, combattent les ennemis de la liberté en Russie.

Maria comptait à peine vingt ans, mais elle était robuste et développée comme une femme de trente ans. Son visage régulier et pur faisait songer à celui d'une madonn^e... elle avait de grands yeux d'une douceur intense, et un sourire angélique se jouait sans cesse sur ses lèvres.

Mais, lorsqu'on venait à parler du peuple et de ses besoins, ce visage si doux revêtait aussitôt une expression pleine de dureté, et ces yeux angéliques lançaient des éclairs.

En moins d'une seconde, ce visage de ma lune était métamorphosé en celui d'une furie. Bientôt, je me sentis plein d'amour pour elle. Lorsque je lui fis part de mes sentiments, elle garda longtemps le silence, ses yeux exprimèrent de la tristesse, que souffrance indicible. Mais bientôt elle se ressaisit, et ce fut d'un ton calme qu'elle me dit :

— Nous ne pouvons parler de cela. — Et pourquoi? — Nous avons une tâche autrement sacrée à remplir que de nous aimer! — Une fois réunis, nous combattrons avec d'autant plus de force et de vigueur! — Oh non! L'amour de la femme attédie l'amour de la patrie. — Vous pourrez vous apercevoir que tel ne sera pas le cas,

pour nous. — Je ne veux pas courir cette chance. — Vous ne m'aimez donc pas ? — Faut-il vous répondre ? — Je vous en supplie...

Elle resta silencieuse un moment, et me dit ensuite, d'une voix où tremblaient des larmes :

— Je vous aime, je vous aime beaucoup...

Je m'approchai d'elle pour la serrer sur mon cœur.

Mais elle me repoussa.

— Non, fit-elle, la chose est impossible... Nous ne pouvons avoir qu'un but unique. — Ce but unique, nous l'atteindrons à deux !

Elle secoua la tête.

— C'est impossible, mon ami !... Restons bons camarades, mais n'allons pas plus loin.

Je fis une dernière tentative.

— Maria, lui dis-je, deviens ma femme, et je ne me sentirai que plus de dévouement pour notre cause commune.

— Non, fit-elle, n'insiste pas, car je souffre, moi aussi, de devoir te repousser... Mais il le faut ! Et cessez de me mettre à l'épreuve, car mes forces ont un terme... aussi, si vous insistez, je me verrai forcée de partir, pour ne plus jamais revenir ici.

Je me tus, et jamais plus je ne lui parlai d'amour. Mais mon amour ne fit que grandir, de jour en jour. Tout à coup, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, éclata la catastrophe qui allait nous séparer à jamais.

A Moscou, une réunion eut lieu, où chaque association devait être représentée par deux affiliés. Notre cercle délégua Maria et moi. Parfois, le hasard nous joue de pareils tours... il se plaît, parfois, à se moquer de nos sentiments, en les mettant à l'épreuve. Nous nous rendîmes donc dans la vieille capitale moscovite. Les grands chefs des sociétés secrètes présidaient... Ils étaient masqués.

L'un de mes voisins m'affirma que l'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire était le premier président. Je ne m'arrêterai pas aux discussions qui eurent lieu. Je me bornerai à vous dire qu'après de longues délibérations il fut décidé que la mort du gouverneur de Moscou était chose nécessaire. Le sort allait désigner l'un des assistants, qui serait chargé d'exécuter ce verdict. Le sort désigna Maria.

Si, à ce moment, l'on m'eût trappé d'un poignard, la souffrance n'eût pu être plus forte. Lorsque nous revînmes à l'hôtel, nous n'avions pas échangé un mot, du moment du tirage au sort. Lorsque nous fûmes seuls, je tombai à ses pieds, et je criai :

— Maria, tu ne feras pas cela ! — Il le faut, mon ami... Tu l'as entendu, tout comme moi : l'intérêt du parti l'exige ! — Mais c'est la mort pour toi ! — Je le sais ! — Je ne veux pas que tu te sacrifies ! — Mais que vaut une vie humaine pour notre société,

en présence du grand avantage que le parti retirera de la mort du Michaelovitch ! — Mais je t'aime, Maria, je t'aime ! — Ne parlons pas de cela, mon ami. Tu n'es pas sans savoir que je dois faire appel à tout mon courage. — Tu ne commettras pas ce crime ! — Un crime ?... Tu nommes cela un crime ?

J'étais hors de moi. Je ne savais plus ce que je disais.

Je répêtai :

— Oui... c'est un crime!... Je prévenirai le gouverneur, je vous ferai éloigner de Moscou... — En ce cas, je t'accuserai de trahison, auprès du grand conseil, et j'exige ta mort ! — N'as-tu donc pas le moindre amour pour moi ? — Tu sais au contraire que je t'aime beaucoup. — Dis-tu vrai ? — Pourquoi ne dirais-je pas la vérité ?

J'atteignais au comble du bonheur, au moment même où je savais qu'il allait m'échapper pour toujours, dès le lendemain ! Cela me rendit comme fou.

— Fuyons, dis-je. Rendons-nous à l'étranger, bien loin, bien loin d'ici, et soyons heureux là-bas !... Je suis riche.. Nous aurons le paradis sur terre.

Elle me regarda longuement. Ses tendres regards exprimaient un indicible reproche. Après un temps, elle me dit :

— J'admets que ce soit l'amour qui te fais dire ces paroles insensées... Sinon, je te considérerais comme un traître. Ce qui a été décidé, doit être accompli... l'on ne change rien aux décisions du sort... Si tu m'aimes vraiment, ne rends pas ma tâche plus ardue, en te comportant devant le danger comme le ferait un petit enfant... Promets-moi de ne plus tâcher de me revoir, tant que le gouverneur sera encore en vie.

— Je ne promets pas cela.... Soit... En ce cas, j'aurai soin de la chose. — Maria ! que ce soit plutôt moi qui tue le gouverneur ! — Ta vie devra être employée plus tard, bientôt peut-être — Je tueraï le gouverneur en duel, j'irai le provoquer... — Et ensuite ?... Dans quelques jours le sort peut encore me désigner, pour accomplir quelque autre œuvre de justice... Non, nous ne pouvons être heureux et voilà pourquoi il faut accomplir ce que le sort nous a imposé... Au surplus, je ne veux pas que les camarades puissent croire un moment que j'ai reculé devant le danger.

Tout à coup, elle saisit ma tête entre ses deux mains, imprima un long baiser sur mon front, et quitta vivement la chambre.

— Adieu !... cria-t-elle... adieu à jamais !

Je me précipitai à sa poursuite. Elle se verrouilla dans la chambre.

Longtemps, je restai aux écoutes. Je n'entendis rien que des sanglots étouffés, qui cessèrent bientôt... un silence absolu régna dans

la chambre de la jeune fille. Je résolus de veiller sur elle et de la sauver malgré tout. Mais comment ? Les circonstances devaient me dicter ma conduite. Vers le soir, j'appris que Maria avait quitté l'hôtel. Nul ne put me dire où elle était allée. Je cherchai par toute la ville, mais sans découvrir sa trace. Elle avait sans doute deviné mes intentions, et devait s'être cachée.

Le lendemain, dans la matinée, la nouvelle se répandit dans Moscou que le gouverneur Michaelovitch venait d'être tué. Comme il allait quitter son palais, une jeune fille s'était jetée dans la calèche découverte, et avait tiré quatre coups de revolver, à bout portant, sur le haut fonctionnaire. La deuxième balle avait tué l'homme néfaste. La jeune fille avait conservé deux balles pour elle, mais les nombreux policiers qui étaient accourus l'avaient empêchée de mettre ce dessein à exécution. Elle avait été faite prisonnière.

Cela me rendit heureux. Il y avait donc encore une petite chance, pour moi, de la revoir, les camarades pourraient peut être réussir à la sauver ! Je ne me cachais pas que la peine de mort allait sans doute être appliquée, mais tant qu'il y a un brin d'espoir, l'homme s'y raccroche.

Je me rendis immédiatement à Saint-Petersbourg, pour communiquer aux membres de notre association ce qui s'était passé à Moscou, et, plus encore, pour mettre mon influence en jeu auprès de hauts fonctionnaires, en faveur de la malheureuse Maria...

Il vous sera facile de comprendre que dans plus d'un cas je dus m'en aller sans avoir réussi. A d'autres moments, je fus en butte à des railleries, et je n'obtins rien de plus. Mais finalement, je parvins à inciter un couple de personnages à adresser au tsar une requête en faveur de la jeune fille. Vous croyez sans doute qu'ils agassaient ou par pitié pour la jeune fille ou par sympathie pour moi ?... Non, ni l'un ni l'autre de ces sentiments ne les animaient.

Seule, l'offre d'une grosse somme parvint à mettre leur influence en œuvre... Dans mon pays, les hauts fonctionnaires ont toujours besoin d'argent. Finalement, la pauvre jeune fille, qui avait été condamnée à être pendue, vit sa peine commuée en déportation perpétuelle en Sibérie. C'est là une punition terrible, direz-vous. Pourtant, j'étais heureux au possible. Je formai le plan de la suivre vers ces contrées maudites et là, ou même en cours de route, je saurais bien trouver le moyen de la faire s'évader. J'étais fort riche, et tout devenait possible en Russie, lorsqu'on dispose de morceaux de roubles.

Je savais quand elle allait partir. Une couple de jours avant son départ, elle parvint à me faire remettre une lettre. Car, dans les prisons comme partout, nous avons des amis. Cette lettre ne me quitte jamais. Lorsque je perds courage, lorsque je sens mes

forces faiblir, je la relis. Lorsque je recule devant les dangers d'une entreprise plus téméraire que les autres, je n'ai qu'à regarder cette lettre.

Lorsque j'hésite, parce que mes bombes et mon revolver pourraient tuer des victimes innocentes, je relis encore ce que Maria m'écrivit dans sa prison.

Et alors je sens mes forces revenir, mon courage se raffermir, nul danger ne me fait plus trembler, et le souci de mille vies ne m'arrête plus. Si, demain, l'on me disait : va tuer le tsar ! je relirais encore la lettre de Maria, et je le jure, l'empereur de toutes les russes aurait vécu ! L'homme déboutonna sa jaquette. Sur sa poitrine nue, un sachet reposait, assujéti avec des courroies de cuir; Kaerloff l'ouvrit, et en retira un papier, qu'il déplia. Il se mit à lire :

— Cher camaradé ! J'ai appris que c'est grâce à votre intervention que j'ai échappé au gibet. Je t'en remercie ardemment.

Non pas que la mort me fasse peur. Mais j'espère à présent pouvoir échapper aux mains de mes tortionnaires, pour reprendre ma tâche sacrée.

Je viens d'écrire : tortionnaires ! Ah ! les affreux bandits ! J'ai eu beaucoup à souffrir, mais, malgré l'horreur physique que je ressentais, je trouvais force et courage dans la pensée que c'était pour la cause de la liberté que je souffrais.

Comme je venais de tuer le gouverneur, et comme j'allais me brûler la cervelle, je fus arrêtée... L'on m'arracha mon arme des mains, et l'on asséna plusieurs coups sur la tête, si bien que je perdis à moitié connaissance. L'on me plaça ensuite dans une voiture, ou plutôt l'on m'y jeta, comme l'on aurait fait d'un paquet, si bien que j'eus de multiples contusions à la tête et aux bras.

Au poste de police où je fus transportée, un chef vint m'interroger. Je refusai de lui donner le moindre renseignement. A plusieurs reprises il s'avança vers moi, et, en sacrant de colère, me frappa rudement au visage. Le sang coulait de mon nez et de ma bouche. Une couple de fois, il me saisit par le cou et me trappa la tête contre la table.

Je perdis connaissance, deux fois, trois fois. L'on me soigna alors, l'on me fit reprendre mes esprits, pour pouvoir recommencer à me martyriser ! Aucune plainte ne m'avait échappé ! Nulle parole concernant le motif de mon acte !

— Nous saurons bien te faire parler ! hurla le chef de police, en donnant l'ordre de me reconduire dans ma cellule.

Mais je n'y restai pas longtemps. L'on vint me chercher, et l'on m'amena dans le bureau du chef de police. Une demi-douzaine d'officiers y étaient réunis. Plusieurs bouteilles se trouvaient sur la

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
